

Recherches sociographiques



Madeleine GAUTHIER, *L'insertion de la jeunesse québécoise en emploi*

Jean-Pierre Deslauriers

Volume 32, numéro 2, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056628ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056628ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Deslauriers, J.-P. (1991). Compte rendu de [Madeleine GAUTHIER, *L'insertion de la jeunesse québécoise en emploi*]. *Recherches sociographiques*, 32(2), 293–294.
<https://doi.org/10.7202/056628ar>

relations industrielles de l'Université Laval reflètent dans une certaine mesure les avantages et les inconvénients de cette nouvelle façon de faire.

André BEAUCAGE

*Département des sciences administratives,
Université du Québec à Hull.*

Madeleine GAUTHIER, *L'insertion de la jeunesse québécoise en emploi*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1990, 119 p.

Première étape d'un projet plus vaste, ce rapport préliminaire analyse l'entrée des jeunes Québécois sur le marché du travail en 1986 et 1987. Une seconde comparera les jeunes Canadiens de chacune des provinces.

L'insertion du jeune (16-24 ans) dans l'emploi a toujours été marquée par un retard normal, par un temps d'exploration au cours duquel il découvre ses goûts et ses intérêts par essais et erreurs. Cependant, on note, ces dernières années, que cette période de transition tend à s'allonger, et ce, jusque vers la trentaine :

Les 20-34 ans verraient se prolonger, dans leur groupe d'âge, le partage d'un type d'emploi (de courte durée, à temps partiel, faiblement rémunéré, sans perspective de carrière, et ainsi de suite), qui était autrefois le lot des 16-19 ans qui entraient sur le marché du travail. (P. 15.)

On a expliqué ce retard par l'étirement de la scolarité, voulue ou imposée, et par la combinaison des études et de l'emploi : un nombre croissant de jeunes préfèrent repousser la diplomation quelques semestres plus tard et travailler à temps partiel dans l'intervalle. Cependant, cela n'explique pas tout ; il faut aussi y voir l'effet d'un marché du travail instable et des emplois intermittents : peu de jeunes réussissent à décrocher un emploi à plein temps, bien rémunéré, dans une grande entreprise, et bénéficiant d'avantages sociaux intéressants. Il s'ensuit que, contrairement à leurs parents, les 20-24 ans pourraient bien connaître une mobilité sociale descendante.

Cet ouvrage traite d'un problème important à l'égard duquel, comme le fait remarquer l'auteure à la fin de son texte, les générations aînées n'ont guère fait preuve jusqu'ici d'imagination. Cependant, ses conclusions sont limitées par les données sur lesquelles elles se fondent, le fichier de l'Enquête sur l'activité de Statistique Canada ne couvrant seulement que les années 1986-1987. On ne peut donc parler de recherche longitudinale, car, compte tenu de la lenteur relative des cycles économiques, il est hasardeux d'utiliser ce qualificatif pour aborder un phénomène observé sur deux ans.

Cette limite se trouve en quelque sorte confirmée par de multiples avertissements :

La lenteur d'insertion se fait certainement sentir jusqu'à l'aube de la trentaine, mais il n'est pas possible de le démontrer avec précision [...] (P. 16.)

Cependant, les études continuent d'occuper l'espace-temps d'une bonne proportion des 20-24 ans. Plusieurs raisons expliquent ce fait. Ces raisons n'ont pas été analysées, mais l'observation permet de formuler quelques hypothèses. (P. 20.)

Devant une situation de chômage qui tend à se généraliser pour un groupe d'âge, trois types de comportement peuvent apparaître [...] Les données de l'Enquête sur l'activité ne permettent pas d'illustrer ces diverses manières de réagir. (P. 35.)

Devant la multiplicité des manières de joindre le marché du travail, un certain nombre de questions se posent qui ne trouvent pas de réponse dans le matériel contenu dans l'Enquête sur l'activité. (P. 42.)

En d'autres endroits, Gauthier montre bien la précarité de ses conclusions en formulant des questions auxquelles elle n'a pu répondre, ou en utilisant le conditionnel. C'est tout à son honneur de ne pas chercher à faire dire aux chiffres plus qu'ils ne peuvent, mais l'honneur n'arrive pas à cacher le handicap!

On finit aussi par remarquer un procédé qui, employé de façon répétitive, émousse l'intérêt. Au début de chaque chapitre, l'auteure donne un résumé de ses conclusions. Nul doute qu'on facilite ainsi la compréhension; le lecteur connaît le point d'arrivée et suivra la démonstration sans heurt. Cependant, cette précaution diminue le plaisir de la découverte: une fois les conclusions dévoilées dans leurs grandes lignes, leur développement amène une impression de déjà vu.

Bref, le livre de Madeleine Gauthier traite d'un sujet actuel des plus pertinents, mais peut-être eût-il mieux valu se contenter d'un rapport moins ambitieux, visant davantage à décrire la situation présente avec tout ce qu'elle comporte de courte vue et d'imprécision.

Jean-Pierre DESLAURIERS

*Département des sciences humaines,
Université du Québec à Chicoutimi.*

Ronald GAREAU, *Travailler pendant les études au cégep, rapport d'enquête*, Montréal, Collège Ahuntsic, 1990, 53 p.

Au cours des années quatre-vingt, combiner études et emploi s'est accentué de façon significative chez les 15-19 ans. Les jeunes travaillent-ils par nécessité? Si oui, pourquoi est-ce plus nécessaire qu'auparavant? Serait-ce plutôt l'appât de la consommation ou un plus grand désir d'autonomie qui entre en ligne de compte?

Il fallait quelques monographies, portant plus particulièrement sur les cégeps où le problème se pose avec plus d'acuité, pour apporter des réponses à ces questions. C'est l'objectif qu'a poursuivi Ronald Gareau, professeur de sociologie au collège de Ahuntsic, en interrogeant 472 collégiens et collégiennes. Il a d'abord supposé que c'est la sollicitation du monde de l'entreprise qui les inciterait à travailler, celui-ci trouvant en eux une main-d'œuvre attrayante à plus d'un point de vue. Paul OSTERMAN avait déjà formulé semblable hypothèse quant à la segmentation du marché du travail. (*Getting Started, the Youth Labor Market*, 1980.)

Les résultats de l'enquête n'infirmen ni ne confirment cette idée. Ils démontrent que les jeunes désireux de travailler le font pour satisfaire à trois types de situations: la totalité des besoins essentiels pour ceux qui ont quitté leurs parents ou ceux qui ne peuvent attendre